

**LA MARCHÉ DANS LE DÉSERT ENTRE ÉMERVEILLEMENT ET QUÊTE DE
SENS DANS *LA NUIT DE FEU* D'ERIC EMMANUEL SCHMITT**

Hafid ABOUELKACEM*

Résumé

Notre étude vise la marche dans le désert et l'émerveillement auquel elle donne naissance chez les déambulateurs. La Nuit de Feu d'Eric Emanuel Schmitt est un roman autobiographique et philosophique, Il s'agit du récit d'une nuit mystique, de la marche pénible, de la quête de sens ainsi que de l'émerveillement qui ont changé à jamais Eric Emmanuel Schmitt. L'espace exotique qui s'offre aux yeux du narrateur crée de l'émerveillement. Le désert est un lieu où le sujet déambulateur se trouve en proie à des réflexions sur le néant lui et compagnons de voyage. Il est ainsi indispensable de penser la marche et la sensation du désert. Ensuite, il serait important d'éclairer la lanterne de la marche dans le désert et comment elle donne naissance à l'émerveillement chez les déambulateurs. Il est aussi de circonstance d'explicitier la marche de Schmitt dans le désert et comment elle a donné naissance à une perte de repères et une quête de sens. Un survol théorique axé sur les théories de la marche et la géopoétique s'est imposé dans notre travail.

Mots clés : *marche, désert, émerveillement, quête de sens, Schmitt.*

Date received: 26.05.2022

Date accepted: 28.06.2022

* Docteur en littérature française, Université Ibno Zohr, Faculté des lettres et des sciences humaines, Agadir (Morocco), e-mail: haafidabouelkacem@gmail.com, ORCID: 0000-0003-4391-8658.

THE WALK IN THE DESERT BETWEEN WONDER AND QUEST FOR MEANING IN LA NUIT DE FEU BY ERIC EMMANUEL SCHMITT

Abstract

Our study focuses on walking in the desert and the wonder to which it gives rise to walkers. The Night of Fire by Eric Emanuel Schmitt is an autobiographical and philosophical novel; it is the story of a mystical night, the painful walk, the search for meaning as well as the wonder that forever changed Eric Emanuel Schmitt. The exotic space that presents itself to the eyes of the narrator creates wonder. The desert is a place where the wandering subject finds himself prey to reflections on the nothingness, he and his traveling companions. It is therefore essential to think about walking and the feeling of the desert. Next, it would be important to shed some light on desert walking and how it gives rise to wonder in walkers. It is also appropriate to explain Schmitt's walk in the desert and how it gave rise to a loss of bearings and a quest for meaning. A theoretical overview based on gait theories and geopoetics has imposed itself in our work.

Keywords: *walking, desert, wonder, quest for meaning, Schmitt.*

1. Introduction

La Nuit de Feu d'Eric Emmanuel Schmitt, roman autobiographique et philosophique relatant un voyage dans les tréfonds du Hoggar d'Algérie où il se perd et renaît après avoir reçu la révélation, celle du désert lui-même, endroit réputé par sa tendance à asseoir un pouvoir sur les déambulateurs qui osent s'y aventurer. C'est le récit de Schmitt jeune docteur en philosophie et professeur à l'université qui se lance dans une quête dans un endroit qui lui est exotique. C'est au cœur du désert, ses dunes de sable que Schmitt se trouve frappé de stupéfaction au point de s'émerveiller pour ainsi se rendre à l'évidence d'un créateur est à l'origine de la toile merveilleuse qu'il perçoit. L'émerveillement de Schmitt dans ce lieu exotique le mène à délaisser son athéisme après qu'il s'était perdu dans le désert. La nuit qu'il avait passé, allongé et contemplant l'immensité du cosmos a suffi à elle seule de bouleverser l'opiniâtreté de son athéisme. Cette nuit-là lui fait connaître une force immense qui le rassure

et l'anime. Il s'agit dans ce roman philosophique de la nuit mystique, de la marche pénible, de la quête de sens ainsi que de l'émerveillement qui ont changé à jamais Eric Emmanuel Schmitt. Il serait ainsi indispensable d'entreprendre un préambule théorique sur la pratique de la marche et l'émerveillement auxquels elle donne naissance. Dans ce sens, une approche géopoétique s'impose du fait que *La Nuit de feu* se présente aussi comme un récit de voyage dans le désert du Hoggar. Il s'agit d'un genre ouvert où l'espace est problématique en cela qu'il s'impose aussi comme sujet d'analyse privilégié par l'approche géopoétique. C'est là une approche théorisée par Kenneth White, une approche de l'espace qui postule le fait d'adopter une posture ouverte et sensible à la représentation textuelle du paysage parcouru par le personnage. (White, 2018). La dimension géographique et la dimension polysensorielle sont d'intérêt profond dans toute analyse géopoétique. C'est donc là une pratique sémiotique visant l'interprétation du texte en gardant à l'esprit l'idée que la pensée que véhicule un texte ne se dévoile que dans le cheminement d'un personnage percevant de l'espace. Cela peut permettre de tirer au clair les espaces traversés, vécus et éprouvés par l'être qui s'agite dans l'environnement. La théoricienne en géopoétique Rachel Bouvet considère qu'un récit se déroulant dans le désert pourrait étaler « une mosaïque de paysages » (Bouvet, 2013, p. 17). Le récit Schmittien représente une mosaïque de paysage où le désert occupe une place importante. C'est au travers des sensations visuelles du narrateur et ses compagnons de voyage que l'on pourrait saisir le désert. En effet, la perception visuelle est amplement valorisée par les théoriciens à l'instar d'Anne Cauquelin qui met en avant l'idée que le paysage est tributaire de la polysensorialité où la sensation visuelle est la plus importante (Cauquelin, 2011, p. 17). Le narrateur, l'œil aux aguets décrit ce qu'il regarde, le désert ce paysage, cette immense toile devant laquelle tout contemplateur n'a qu'à s'émerveiller. Notre approche est donc géopoétique, donc interdisciplinaire. De là à dire que nous allons exploiter les acquis de l'anthropologie de la marche, ainsi que ceux de la phénoménologie de la perception de l'espace.

Partant du fait que la marche génère le sentiment de l'espace (Solnit, 2002, p. 10) et introduit le sujet marcheur dans une profonde méditation, nous allons dans un premier temps tirer au clair la marche de Schmitt dans le désert et comment elle donne naissance à un profond émerveillement. En prenant comme postulat de base l'idée que dans la marche, l'esprit, le corps et le monde se répondent, et que le corps et l'esprit sont du même degré

d'activité, nous tenterons de tirer au clair la marche d'Eric Emmanuel Schmitt dans le désert et comment elle passe pour un appel à la métamorphose de soi. Ainsi s'impose la nécessité de montrer comment l'athéisme de Schmitt vacille devant l'immensité terrestre et céleste. Il faudrait aussi montrer comment le roman de Schmitt passe pour un roman philosophique d'une quête de sens. En d'autres termes, il est nécessaire de tirer au clair le désert et le pouvoir qu'il exerce sur les êtres qui y déambulent. Ensuite, nous mettrons en évidence comment les marcheurs pèlerins s'émerveillent en percevant l'espace terrestre et céleste. En cela qu'il nous est nécessaire d'éclairer la lanterne les sèmes relatifs au topos de l'émerveillement qu'étale le texte.

2. Marche et sensation du Monde

L'étude de la marche dans le désert est problématique en ce qu'elle appelle des théories interdisciplinaires telles que la géopoétique et la géocritique. La pratique de la marche a d'abord fait l'objet d'étude dans l'anthropologie ainsi que dans la philosophie. L'une des premières figures à avoir approché la marche étant l'anthropologue David Le Breton qui la considère comme une pratique introduisant le sujet marcheur dans « une forme active de méditation sollicitant une pleine sensorialité » (Le Breton, 2000, p. 11). Quant à l'écrivain américaine Rebecca Solnit, elle voit que « la marche a généré le sentiment de l'espace » (Solnit, 2002, p. 10). Il précise également qu'« idéalement, marcher est un état où l'esprit, le corps et le monde se répondent » (Solnit, 2002, p. 12). A cela s'ajoute le fait que la dimension géographique et polysensorielle est centrale dans toute lecture géopoétique. On peut dire que la sensation du monde s'impose dans la géopoétique. La marche telle que valorisée dans le récit Schmittien s'apparente à celle d'un flâneur géopoétique. Il y a évidence que l'écrivain ne décrit que ce qu'il avait vécu dans le désert du Hoggar. L'acte de marcher donne une impression d'être en lien avec le paysage notamment par la sensation de chaleur écrasante : « Après que notre convoi se fut ébranlé, la croûte blême chauffa prestement sous nos semelles et nous éblouit en réverbérant les rayons qui la consumaient. » (Schmitt, 2016, p. 47). Le lieu est donc celui où s'abat un soleil écrasant où marche vire au supplice. C'est un espace où le corps souffre. Le narrateur se voit devant la difficulté de voir contempler le paysage :

Les yeux mi-clos, en larmes derrière mes lunettes de soleil, je tentais de m'acclimater à cet excès de lumière ; il m'arrivait de baisser les paupières durant

vingt ou trente mètres, ce qui n'arrangeait pas mon état car la sueur, se mêlant à l'huile antisolaire, m'irritait la cornée. Aveugle, je déambulais dans le feu. (Schmitt, 2016, p. 47).

Il est à préciser que la sensation visuelle domine en ce qu'elle est ce par quoi l'être perçoit le monde environnant. Il paraît bien qu'il s'agit d'une « croute-blême » où règne l'excès de lumière, des rayons qui troublent les aventuriers. Le sujet marcheur subit également une chaleur extrême, en cela qu'il « déambule dans le feu » (Schmitt, 2016, p.47). Et le narrateur de dire que « le soleil de midi, le pire sur cette aire dépourvue d'ombre », tandis que dans la nuit, « le Sahara prend un air de fête » (Schmitt, 2016, p.53). On comprend d'après les sensations du flâneur géopoétique que le désert inflige à ceux qui s'y aventurent une ascèse sous le soleil du jour. Tandis que la nuit, le désert passe pour un lieu « riche, profus, généreux, oriental offrant une débauche de bijoux fournis par le plus fou des joailliers » (Schmitt, 2016, p.53). Le narrateur avance l'œil aux aguets dans le paysage désertique pendant le jour. La nuit offre également une nouvelle toile, celle de « Milliers d'étoiles –qui- garnissent l'écrin de velours bistre et la lune d'argent souveraine, telle une reine de bal, envoie sa clarté impérieuse alentour » (Schmitt, 2016, p.53). Ainsi le marcheur / contemplateur perçoit un espace immense et n'ayant pas de limites. Il précise que la nuit lui permet de saisir le tableau d'autres « réalités tapies à des millions de Kilomètres » (Schmitt, 2016, p.54), de même qu'elle lui montre « des réalités disparues » au sens de supernova, d'étoiles en explosion « dont la traîne lumineuse nous atteint » (Schmitt, 2016, p.54). De la perception de ces réalités résulte l'émerveillement de l'être qui contemple l'infini. On peut citer dans ce sens : « quel spectacle ! Le désert étendait des kilomètres de solitude alentour » (Schmitt, 2016, p.73). La nuit fait également que la chaleur torride du jour se transforme en un froid qui fait frissonner tout être aventurier « le soleil rougeoie puis, en un soupir, le ciel se vide, s'éteint, les murailles s'abolissent. Un vent violent, glacé, rugit en déferlant à travers failles et canyons. Il fond sur moi. Je frissonne. » (Schmitt, 2016, p.102). On peut dire qu'un nouveau spectacle s'offre aux yeux du narrateur la nuit, celui du vent et du ciel qui ébahit l'être contemplant l'infini. L'infini du jour se distingue de celui de la nuit. On passe d'un infini terrestre où la chaleur assoit son pouvoir à un infini céleste, celui de la nuit où le vent impose son pouvoir au point de faire frissonner les êtres.

3. Marche, Désert et Émerveillement

L'émerveillement en théorie nous est aussi d'importance en ce qu'il permet de saisir le regard exogène du narrateur « Schmitt » qui déambule dans un espace qui lui est exotique. Il s'agit là d'une émotion quelque peu contradictoire en ce qu'elle trouve sa définition à la fois dans le ravissement, dans l'admiration, dans la stupéfaction et l'effroi. C'est notamment face au spectacle que la vie permet d'expérimenter, face aussi à un évènement qui se produit dans un contexte exceptionnel. L'émerveillement ressenti dans l'espace du désert est bien une thématique qui reste quelque peu étudié. Interroger la relation entre l'émerveillement et la représentation spatiale s'impose dans notre approche de l'œuvre en ce qu'elle permettra de saisir la capacité de l'espace du désert à mener le narrateur à l'émerveillement. Dans le cas de Schmitt, on peut parler d'un émerveillement en lien avec ce que Westphal intitule le point de vue exogène du marcheur qui s'aventure dans des lieux nouveaux, exotiques. L'espace considéré dans *La Nuit de Feu* serait un espace immense, lointain, infini, terrestre et céleste. Il s'agira de montrer que la rencontre émerveillée avec le désert et les espaces infinis et immenses qu'il étale devant la vue influe sur le cours de l'intrigue. Le désert et les immenses dunes qui le composent font qu'il n'est pas un endroit familier. Cet homme venu d'ailleurs, ce professeur de Philosophie y débarque avec une sensation assez particulière à savoir qu'il ne sortira pas indemne des lieux. De là, à dire que l'émerveillement ressenti par le narrateur est amplement conditionné par l'espace perçu. La perception visuelle est d'importance et son analyse permettra de saisir à la fois l'espace et la marche elle-même. C'est à la vue du désert et de l'espace céleste que le narrateur s'émerveille.

Le désert narré par Schmitt provoque l'émerveillement de celui qui le contemple en cela que cet espace aux immenses dunes s'érige en moteur créateur du récit. C'est une relation manifestement profonde entre le texte littéraire et la géographie. On peut donc parler d'une flânerie géopoétique dans le désert du Hoggar, cet espace du silence, de la contemplation et la méditation influe sur le cours du récit. Le récit témoigne du fait que le sujet marcheur se voit introduit dans une quête de sens, une quête qui donne naissance à une perte de soi dans le labyrinthe des dunes. C'est au moment de la perte que Schmitt trouve un sens à sa vie en ce qu'il passe de l'athéisme à la croyance en un Dieu. Ce lieu où l'émerveillement atteint son paroxysme appelle donc un type d'évènement à savoir celui de la quête de sens ainsi que de la renaissance.

L'immensité du désert, son espace à la fois terrestre, et la dimension céleste que la nuit étale devant le regard du narrateur font qu'il se trouve frappé de stupéfaction. Dans son premier face-à-face avec le désert, on constate qu'il « éprouve un coup de foudre immédiat ». (Schmitt, 2016, p. 27) il ne cesse de contempler la beauté de ce lieu exotique. Il ne croit pas ses yeux en constatant que dans ce lieu d'extrême chaleur, une surface humectée existe « le sable à son tour présentait une surface humectée : incroyable [...] y aurait-il une rosée du désert ? » (Schmitt, 2016, p. 44). L'expérience de Schmitt montre ainsi qu'il s'émerveille. De multiples sémèmes que le texte permet de saisir le corroborent.

La présence dans le texte de plusieurs sémèmes, celle notamment de /surprise /, /bonheur/ et /admiration/ donnent à penser que l'émerveillement domine le récit. Gérard, un des compagnons du narrateur dans le convoi, se voit introduit dans une pleine joie, une joie qui est due à sa présence dans ce lieu plein d'exotisme « Gérard me rejoignit sémillant, les iris plein de ciel, heureux de respirer cet air » (Schmitt, 2016, p. 44). Le bonheur ressentie par le personnage donne à penser que le désert est bien à l'origine de son émerveillement. Le cours du récit montre que la marche du narrateur et ses compagnons ne s'achèvent qu'avec le coucher du soleil. C'est à ce moment-là que l'émerveillement atteint son paroxysme, en cela que l'espace céleste offre un spectacle plein de merveilles. Ce spectacle introduit le sujet contemplant l'infini céleste dans l'admiration. On peut citer pour corroborer ce fait « la nuit, le Sahara prend un air de fête » (Schmitt, 2016, p. 53). Le désert étale devant les yeux une toile qui séduit le regard exigeant l'imagination ainsi que l'admiration du sujet contemplant l'infini. Le sujet regardant met ainsi en lumière la toile qui s'offre à ses yeux :

riche, profus, généreux, oriental, offrant une débauche de bijoux fournis par le plus fou des joailliers, colliers, broches, tiaras de diamants, chaînes d'or et bracelets d'étincelles ; des milliers d'étoiles garnissent l'écrin de velours bistre et la lune d'argent souveraine, telle une reine de bal, envoie sa clarté impérieuse alentour (Schmitt, 2016, p. 53).

Devant ce spectacle, l'être n'a qu'à s'émerveiller, la nuit étale un paysage céleste d'extrême beauté. Certes, la marche s'arrête mais la perception de l'espace reste active en ce qu'il continue à contempler le panorama que l'immense cosmos étale devant la vue. Il faut dire que d'autres secrets, d'autres mystères, d'autres splendeurs aussi, se dévoilent au sujet

marcheur. Des mystères qui l'invitent non seulement à se poser des questions, mais aussi à le frapper de stupéfaction. C'est là le commencement d'une quête de sens, c'est là où réside le pouvoir du désert sur les êtres qui l'arpentent. Il n'est donc pas un hasard si le narrateur ne cesse de réitérer le fait que personne ne sort indemne du désert.

Schmitt et ses compagnons de voyage étaient ébahis et éblouis « bouche ouverte, les yeux fixes » devant l'immense cosmos qu'ils contemplent. D'autres passages corroborent le fait que le sujet contemplant l'espace s'émerveille devant cette toile parfaite : « j'étais bouche bée » (Schmitt, 2016, p.70) « la douceur du site m'avait surpris » (Schmitt, 2016, p.3) « ému, je chuchotais Tamanrasset » (Schmitt, 2016, p.3). On peut dire que le désert, par l'espace exotique qu'il permet de percevoir, fait subir aux déambulateurs une profonde renaissance. C'est le cas de Schmitt : « fier, ivre de joie, ému, je venais de naître, non pas naître au monde mais naître à moi-même » (Schmitt, 2016, p.51). Cela dit, le désert force l'être à renaître par sa capacité de faire émerveiller. Ainsi, le narrateur est conscient du fait que « sur terre, ce ne sont pas les occasions de s'émerveiller qui manquent mais les émerveillés » (Schmitt, 2016, p.52). La sensation de l'espace exotique offre donc au convoi une occasion de devenir des émerveillés. C'est notamment le cas de Jean Pierre, un astrophysicien, qui se voit émerveillé en contemplant les étoiles que le désert permet de percevoir la nuit. En cela qu'il passe pour un enseignant pour éclairer à ses compagnons de voyage le sens du cosmos : « Jean Pierre debout, enseignant à l'université, il vibrait, ému de professer dans cette extravagante salle de classe. Pour la première fois de sa vie, il pouvait désigner l'astre du coin de l'œil ou tracer du doigt sur le tableau du ciel les lignes qui formaient une constellation. » (Schmitt, 2016, p.53) La contemplation du cosmos suffit donc pour lui de saisir ses mystères, ses splendeurs. On voit bien que l'astrophysicien s'émerveille en cela qu'il vibre de joie, de stupéfaction, dans ce face-à-face avec l'immense. Tout est perçu rien que par les yeux.

L'émerveillement ressenti par Schmitt se présente comme une émotion bien contradictoire en ce qu'elle est faite d'admiration mêlée de stupeur face aux spectacles du jour et de la nuit. C'est le désert qui déclenche l'émerveillement des êtres qui s'y aventurent. L'espace terrestre et céleste a un pouvoir exceptionnel quand il s'agit d'émerveiller. C'est l'infini de l'espace au contact duquel l'étranger ne peut résister.

Si la marche génère le sentiment de l'espace (Solnit, 2002, p. 10) et introduit le marcheur dans une méditation qui sollicite une pleine sensorialité (Le Breton, 2000, p. 11). Cela signifie que le texte littéraire peut être saisi au travers des sensations de l'être qui s'adonne à cette pratique. De là, à considérer que le sujet marcheur, --Schmitt dans le cas qui est le nôtre-- s'impose à la fois comme acteur, spectateur et créateur. L'écriture a donc des liens indéfectibles avec la géographie. Le sujet déambulateur des paysages que représente le désert du Hoggar, les contemple et les décrit minutieusement. On comprend ainsi que le rapport au monde, à l'espace environnant où le sujet déambule, ne peut se faire que par l'entremise du corps et des sensations. L'écrivain déambulateur qu'est Schmitt puise dans ses observations et dans ses pensées pour représenter dans l'écriture ce qu'il avait vécu dans le désert du Hoggar.

A titre de résultat, la marche met le corps et l'esprit en dynamisme. Ils sont d'un même degré de dynamisme. C'est donc là, un fait qui nous permet d'ouvrir une voie de recherche qui consiste à dire que la marche de Schmitt dans le désert, ce lieu où les réflexions sur le néant font florès, a fait qu'il songe dans une quête de sens. Lui qui est athée et qui déambule dans les dunes du Hoggar ne tarde pas dans sa marche à repenser soi et à penser autrement son existence. Schmitt entame leur aventure par un questionnement qui est celui de savoir si sa marche dans le désert allait être un calvaire ou une extase. Il est conscient que le désert est connu en étant le lieu des hostilités, de la chaleur écrasante et des immenses territoires où la marche est d'extrême difficulté. De là, à dire que Schmitt ne tarde pas à comprendre qu'il ne sortira pas « indemne du désert » et que « son vrai visage l'attend ». Le récit témoigne du fait que la marche s'apparente à bien des égards à une quête de sens dans ce lieu reconnu par sa tendance à changer l'existence de ceux qui s'y aventurent. A cela s'ajoute l'idée que le sujet déambulateur lui-même est un être prédisposé à changer d'existence. C'est d'ailleurs le cas de Schmitt qui a franchi des milliers de kilomètres et a aussi délaissé la civilisation postmoderne pour songer dans une marche dans les tréfonds du désert d'Algérie.

Dans la marche, l'esprit, le corps et le monde se répondent (Solnit, 2002, p. 12). L'on pense que la quête de sens dans le désert est ce qui motive les pas de Schmitt dans le désert. C'est cela qui le conduit par la suite à se perdre. En effet, le narrateur est de culture agnostique, ce qui signifie qu'il garde humilité en cela qu'il ne sait pas si Dieu existe ou pas. Il est donc en quête de signes pouvant attester de sa présence dans le désert. C'est pour cela qu'il marche en gardant à l'esprit une seule idée, une idée qu'il ne cesse de répéter « quelque

part mon vrai visage m'attend » (Schmitt, 2016, p. 32, 34, 35). Il ajoute que « cette pensée cheminait avec moi lancinante, régulière, à l'unisson de mes pas » (Schmitt, 2016, p. 32) ainsi, le corps et l'esprit sont en plein dynamisme dans la marche.

Au fil de sa marche, la pensée du narrateur est hantée par l'idée d'une métamorphose, d'une renaissance en ce que sa foi se voit transformée par une sorte d'épiphanie. Une seule phrase refuse de quitter son esprit, elle y règne, c'est elle qui hâte ses pas vers un lieu que l'on peut qualifier de sacré. On peut citer à titre d'évidence que : « « Quelque part mon vrai visage m'attend. ». La phrase s'était imposée en début d'après-midi. Puis elle m'était revenue. La marche la rendait obsédante. Elle tournait, tournait, tournait. Que signifiait-elle ? » (Schmitt, 2016, p.34). Sa signification lui est méconnue. Il ajoute qu'elle illustre « ses soucis depuis un an » et qu'il était en quête de soi : « je cherchais ma place dans la vie, ma fonction, mon métier. Cette retraite au désert allait me permettre de progresser » (Schmitt, 2016, p.34). Schmitt est donc prédisposé au changement, à la quête de sens. Le désert est réputé par sa tendance à faire changer les hommes qui s'y aventurent. On voit bien que notre philosophe est bien conscient du fait qu'on ne sort pas indemne du désert. Satisfaire le désir de vérité explique pourquoi le narrateur marche vers le lieu où Charles de Foucauld méditait. C'est une marche qui le mène à la perte de repères et à la quête de soi.

Le désert est riche de sens, d'un sens suprême et c'est ce sens-là que notre déambulateur vise. Il éprouve le besoin d'une spiritualité du fait qu'ayant quitté sa foi chrétienne. En plus, son agnosticisme fait qu'il est avide de sens. Le désert réputé d'être un lieu de la méditation est un lieu propice à ce genre de mutations. Par la suite, le récit témoigne de ce fait en ce que le sujet marcheur verra sa foi vacillée devant le pouvoir spirituel du désert. C'est le cas notamment de Charles de Foucauld, la célèbre figure mystique française qui a connu le même sort.

On peut évoquer l'apport d'André Carpentier qui pense que dans l'acte déambulatoire « le corps et l'esprit agissent en complices dans le rapport au lieu » (Carpentier, 2006, p. 48). Le philosophe Michel de Certeau parle dans ses travaux psychanalytiques d'« énonciations piétonnières » (De Certeau, 1987, p. 148) au sens de réseaux de significations entre l'acte de marche, l'acte de parler et celui de l'écriture. Il s'agit donc d'un mouvement indissociable entre la marche, la pensée et l'écriture. On constate notamment que le narrateur est en pleine

confusion et perte d'identité. Il précise dans ce sens que « cette confusion m'affligeait : j'étais au carrefour de moi-même » (Schmitt, 2016, p.35). Cette incertitude qui afflige le narrateur est bien due à sa quête de son vrai visage. Le cours des événements montrera que la réponse lui est fournie de façon bouleversante. Il est certain qu'une révélation guette ses pas dans le désert du Hoggar « L'évidence d'une révélation 'le' frappa » (Schmitt, 2016, p.51).

D'après tout cela, on peut affirmer qu'une volonté d'appréhender la vie nous est manifeste notamment dans le récit : « L'esprit, qui appréhende l'inconnu autant que le corps craint le vide, fabule en permanence pour détruire le sentiment d'isolement ou d'impuissance. Proposer vaut mieux qu'ignorer. » (Schmitt, 2016, p.58). Le narrateur résiste face aux fables, à la croyance irrationnelle, il est en quête de l'évidence. Son rationalisme philosophique fait de lui un homme qui ignore les religions et les considère comme des récits inventés par les hommes pour justifier l'existence.

Le narrateur cherche également à mettre de l'ordre dans le chaos de son existence du simple fait que l'absence de sens signifie pour lui désordre. Le vertige métaphysique qui gagne son esprit ne tarde pas à se dissiper. C'est ainsi que cette nuit de feu autour de laquelle se construit le récit a modelé « sa vie, son corps, son âme, tel un alchimiste souverain qui n'abandonnera pas son œuvre » (Schmitt, 2016, p.146). En effet, c'est une nuit qui introduit le narrateur dans une joie abyssale « une nuit sur terre m'a mis en joie pour l'existence entière. Une nuit sur terre m'a fait pressentir l'éternité. Tout commence » (Schmitt, 2016, p.146). C'est cette nuit-là qui a donné du sens à la vie du narrateur. C'est une nuit qui lui a permis de saisir l'inconnu, de faire l'expérience de Dieu. De cela, on peut déduire que la marche de Schmitt dans le désert contient en elle une dimension spirituelle. En cela qu'il est parti au désert athée, il en revient croyant. La marche peut être saisie comme un passage d'un lieu profane à un lieu sacré. Eric Emmanuel Schmitt passe donc pour un marcheur-pèlerin.

Il importe donc de souligner que Le désert est non seulement le lieu des êtres émerveillés, c'est aussi le lieu de réflexions sur le néant, des révélations et des épiphanies. Ainsi l'immensité du désert, l'infini céleste, la chaleur extrême et la marche pénible, lente sont des éléments qui attisent ces réflexions et qui aussi conduisent l'être à une perte de repères et une quête de sens. Cela a bien été mis en évidence par Rachel Bouvet dans ce sens de « La perte des repères, la mise en échec des signes, autrement dit un processus de

désémiotisation, de même qu'un questionnement existentiel faisant affleurer des interrogations sur le néant, le caractère insaisissable de l'être, l'altérité, la mort. » (Bouvet, 2006, p. 15-16).

Le récit de Schmitt est donc celui du désert où il a connu une renaissance après de multiples réflexions sur le néant, sur l'existence de Dieu. Le silence des lieux excite ce genre de réflexions à tel point que les marcheurs pèlerins se livrent à des discussions sur l'existence de Dieu, sur la vie, les mythes et les religions. Schmitt, en tant que philosophe, n'aime que les questions n'ayant pas de réponse. Pour lui, ce genre de réflexions sur de telles questions développe sa curiosité et son humilité. Sigolène, ophtalmologue, entre en discussion avec Jean Pierre, physicien, un débat houleux s'instaure entre les deux personnages sur la vie et la formation de l'univers. Sigolène ne peut s'empêcher de croire que « le cosmos et la vie attestent l'existence d'un esprit supérieur « Dieu » (Schmitt, 2016, p.57). Dans l'échange d'idées qu'ils avaient eu, le narrateur avait affirmé au sujet de la science : « je la considère avec attention et respect, comme je considère avec attention et respect les mythes et les religions » (Schmitt, 2016, p.57). Ici, les fictions irrationnelles ont le même respect et la même considération, ce qui donne à penser que le narrateur est ouvert à toutes les propositions. Juste après, Jean Pierre entame une explication scientifique de la formation de l'univers. Son discours scientifique se voit taxé d'avoir évoqué le comment et non le pourquoi. Quelques pages plus loin dans le récit, Schmitt s'engage dans une marche où il a perdu ses repères. Cela ne s'est produit qu'après les discussions virulentes sur l'existence de Dieu. On peut dire que la marche le transporte dans un ailleurs qui lui permettra de répondre à la question pourquoi y a-t-il quelque chose ?

4. Marche et Perte de Repères

L'anthropologue David Le Breton parle de la marche comme une pratique qui donne naissance à une perte de repères, à une quête de soi et une façon de se rassembler soi (Le Breton, 2000, p. 11). Il poursuit ses réflexions en avançant l'idée que la marche peut être saisie comme « un appel à la métamorphose de soi » (Le Breton, 2000, p. 164). C'est dans le sens de se recréer un soi détaché des autres et afin de connaître une renaissance sous diverses formes. Cela va de soi avec la marche Schmittienne en ce qu'il marche jusqu'à se perdre

d'abord, dans ses réflexions et puis après dans le réel. Cela le mène à subir par la suite une métamorphose qui changera le cours de sa vie.

Le récit témoigne du fait que Schmitt, ce marcheur du désert, se perd dans ses réflexions sur le néant. En cela que le philosophe se dit après la discussion avoir envie de « silence et de méditation entre les sables et les étoiles » (Schmitt, 2016, p.60). C'est ce qui se produira après, ce désir de solitude fait qu'il s'est engagé dans une marche, seul loin du campement ; ce qui lui a valu de se perdre dans l'immensité de l'endroit. La marche conduit le philosophe à une perte de repères « mes repères s'étaient écroulés, y compris les plus récents. L'insolite s'imposait, je me sentais nu, exilé, fragile, seul sans recours » (Schmitt, 2016, p.89). Ainsi, le désert assoit son pouvoir sur les êtres en cela qu'il les attire vers la perte, une perte qui mène à la métamorphose de soi. C'est au moment de la perte qu'il a connu un affolement « l'affolement s'accéléra, mes tempes cuisaient » (Schmitt, 2016, p.89). Il y a évidence que l'affolement ressenti est dû à cette perte de soi. À ce moment-là, son éloignement du convoi fait que l'univers « déploie sa puissance sous 'ses' yeux » (Schmitt, 2016, p.90). Il se dit avoir été à cet instant « cloué à vif, » et qu'il a le « vertige », un vertige qui découle du désert et l'épiphanie dans laquelle il introduit les êtres. On peut parler d'un vertige métaphysique en ce qu'il a bien fait l'expérience de l'inconnu, de l'immense, de l'univers. Face au cosmos, Schmitt avoue qu'il n'est rien « face à lui, je m'amenuise. Je suis, pourtant je suis promis à n'être rien ? Je ne fais que passer » (Schmitt, 2016, p.90). Et il ajoute que « son existence se révèle finie » (Schmitt, 2016, p.90). Perdu, il se sent seul face à l'infini du désert et l'infini céleste. Allongé en position de gisant dans le lit de sable qu'il a constitué, et contemplant l'immensité céleste, Schmitt, à cet instant de solitude et de méditation, se voit introduit dans un ailleurs par une force méconnue. Cette force a fait que l'être contemplant l'infini connaît une séparation tout-à-fait particulière : « séparation d'avec le monde, séparation d'avec mes proches, séparation d'avec moi. Rupture, je n'ai qu'une certitude celle de tout perdre » (Schmitt, 2016, p.90). La marche dans ce lieu a donc fait que l'être se voit en rupture avec ce qui l'entoure, voire même avec soi.

Tout sous le joug de la marche saisie comme perte de repères et perte de soi, Schmitt ne sait plus où aller, perdu à la fois dans le réel, dans ses pensées. Sa quête de sens dans un lieu reconnu par son pouvoir de secouer les êtres l'a conduit à vivre une nuit mystique, une nuit de feu, une nuit d'embrasement où il retrouve la foi en Dieu après de longues années d'athéisme.

C'est ainsi qu'il se trouve devant l'évidence d'une perte dans le désert : « L'écho me revient, fracassé de roc en roc... Après l'écho, le silence. Un silence tranchant. Définitif. Maintenant, c'est clair : je suis perdu. » (Schmitt, 2016, p. 101). Ainsi, l'homme qui est Schmitt cherche du sens, le désert se tait. Un silence écrasant, mortifère qui mène tout être à reconnaître sa faiblesse. Schmitt se dit dans ce récit avoir fait l'expérience d'une force inconnue qui lui permet de se libérer de l'apesanteur. L'épiphanie qu'il avait vécue est ainsi décrite dans le récit : « Ma conscience perd son train habituel, celui de la réflexion ou du calcul. Le temps ralentit. Je vole. Le ciel retient son haleine. Les étoiles ne bougent pas. » (Schmitt, 2016, p. 106). Cet épisode montre que le narrateur perd sa conscience. Il n'est plus normal parce que perdu, vulnérable dans le désert. Il s'imagine voler, une force inconnue lui permet de s'affranchir de l'apesanteur. Il ignore d'où elle vient : « D'où vient cette force qui m'a placé si haut et m'y maintient ? Je ne comprends rien... Vient-elle de l'extérieur ? De l'intérieur ? Je ne la reconnais pas, je ne la localise pas. Les repères s'abolissent. » (Schmitt, 2016, p. 106). Il s'agit selon le narrateur de la force divine qui assoit son pouvoir dans le désert et qui ne le manifeste devant les êtres qui arpentent le désert qu'une fois dans le silence et la solitude. Le narrateur croit donc que Dieu est venu à sa rencontre. Le récit Schmittien est donc celui d'une expérience métaphysique, du néant, de l'inconnu. C'est au sens d'une force inconnue, qui n'est pas celle du monde réel, incompréhensible.

5. Conclusion

Il résulte de notre étude sur la marche dans le désert en rapport avec la question de l'émerveillement que la marche telle que valorisée dans le récit Schmittien s'apparente à celle d'un flâneur géopoétique. L'écrivain ne décrit que ce qu'il avait vécu dans le désert du Hoggar. La sensation visuelle domine en ce qu'elle est ce par quoi l'être perçoit le monde environnant. Le désert narré par Schmitt provoque l'émerveillement de celui qui le contemple en cela que cet espace aux immenses dunes s'érige en moteur créateur du récit. C'est une relation manifestement profonde entre d'une part le texte littéraire et la géographie. On peut donc parler d'une géopoétique dans le cas de Schmitt et sa flânerie dans le désert du Hoggar. Cet espace du silence, de la contemplation et la méditation influe sur le cours du récit. Outre sa capacité d'introduire l'être qui s'y aventure dans une épiphanie, c'est aussi la renaissance à laquelle il mène les êtres inéluctablement. La narration a aussi montré que le sujet marcheur se voit introduit dans une quête de sens, une quête qui donne naissance à une perte de soi dans

le labyrinthe des dunes. C'est au moment de la perte que Schmitt fera qu'il trouve un sens à sa vie en ce qu'il passe de l'athéisme à la croyance en un Dieu. Schmitt, ce marcheur du désert s'est perdu dans ses réflexions sur le néant. En cela que le philosophe se dit après la discussion avoir envie de « silence et de méditation entre les sables et les étoiles » (Schmitt, 2016, p.60). C'est cela qui se produira après. Ce désir de solitude fait qu'il s'est engagé dans une marche, seul loin du campement, ce qui lui a valu de se perdre dans l'immensité de l'endroit. La marche conduit le philosophe à une perte de repères. C'est ainsi que Schmitt ne sait plus où aller, perdu à la fois dans le réel et dans ses pensées. Sa quête de sens dans un lieu reconnu par son pouvoir de secouer les êtres l'a conduit à vivre une nuit mystique, une nuit de feu, une nuit d'embrasement où il retrouve la foi en Dieu après de longues années d'athéisme.

Bibliographie

Breton, L. D. (2000). *Eloge de la marche*. Paris : Métailie.

Bouvet, R. (2006). *Pages du sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal (Québec) : XYZ éditeur.

Bouvet, R., & Marcil-Bergeron, M. (2013). *Pour une approche géopoétique du récit de voyage*. *Arborescences: revue d'études françaises*, (3).

Carpentier, A. (2006). *Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain*. *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, 189-206.

Cauquelin, A. (2011). *L'Invention du paysage*. Paris : Presses universitaires de France. [1989].

Certeau, M. D. (1987). *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*. Paris: Gallimard

Schmitt, É. E. (2015). *La nuit de feu*. Albin Michel.

Solnit, R. (2002). *L'art de marcher*. (trad. de l'américain par Oristelle Bonis), Paris : Actes Sud.

Westphal, B. (2011). *La géocritique: réel, fiction, espace*. Minuit.

White, K. (2018). *Le plateau de l'albatros: introduction à la géopoétique*. Le Mot et le reste.